
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

PHILIPPE FOREST



L'auteur :

Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris en 1983 et docteur en lettres de l'université Paris IV en 1991, Philippe Forest enseigne durant sept années dans des universités britanniques : Heriot-Watt (Édimbourg), St John's College (Cambridge), St Andrews, Birkbeck College (université de Londres).

Depuis 1995, il enseigne à l'université de Nantes où il est professeur de littérature. Il est l'auteur de nombreux essais consacrés à la littérature et à l'histoire des courants d'avant-garde (notamment *Histoire de Tel Quel* et sur Philippe Sollers), et de sept romans.

Collaborateur régulier des pages littéraires de la revue *Art Press*, il lui arrive de signer des articles dans d'autres revues, journaux comme *Le Monde des Livres*, *Le Magazine*

littéraire ou le magazine *Transfuge*. Depuis 2011, il est, avec Stéphane Audeguy, corédacteur de *La Nouvelle Revue française* des éditions Gallimard.

Philippe Forest est officier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

BIBLIOSIAPHIE :

- *L'Enfant éternel*, roman, Gallimard, 1997 ; Folio, 1998
- *Toute la nuit*, roman, Gallimard, 1999
- *Sarinagara*, roman, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006
- *Le Nouvel Amour*, roman, Gallimard, 2007
- *Le siècle des nuages*, roman, Gallimard, 2010
- *Le Chat de Schrödinger*, roman, Gallimard, 2013
- *Crue*, roman, Gallimard, 2016

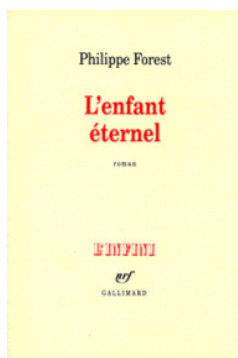
Liste sélective d'essais :

- *Vertige d'Aragon* (Allaphbed 6), essai, Cécile Defaut, 2012
- *Retour à Tokyo* (Allaphbed 7), essai, Cécile Defaut, 2014
- *Aragon*, essai, Gallimard, 2015
- *Une fatalité de bonheur*, essai, Grasset, 2016

Présentation sélective des livres :

- *L'Enfant éternel*, roman, Gallimard, 1997 ; Folio, 1998

Présentation de l'ouvrage :



« J'ai fait de ma fille un être de papier. J'ai tous les soirs transformé mon bureau en théâtre d'encre où se jouaient encore ses aventures inventées. Le point final est posé. J'ai rangé le livre avec les autres. Les mots ne sont plus d'aucun secours. Je fais ce rêve. Au matin, elle m'appelle de sa voix gaie au réveil. Je monte jusqu'à sa chambre. Elle est faible et souriante. Nous disons quelques mots ordinaires. Elle ne peut plus descendre seule l'escalier. Je la prends dans mes bras. Je soulève son corps infiniment léger. Sa main gauche s'accroche à mon épaule, elle glisse autour de moi son bras droit et dans le creux de mon cou je sens la présence tendre de sa tête nue.

Me tenant à la rampe, la portant, je l'emmène avec moi. Et une fois encore, vers la vie, nous descendons les marches raides de l'escalier de bois rouge. »

Extrait de presse :

. Article publié dans *L'Express*, 20 Mars 1997, Anne Pons

Une enfant se meurt, soutenue dans « la désolation du mal » par ses parents. Cette descente aux Enfers, transmuée en ascension, Philippe Forest l'a vécue. Il la restitue dans son âpre vérité.

Cet *Enfant éternel*, qui n'en redouterait la lecture ? Avec sa bande rouge « *Tous les enfants grandissent, sauf un* », nous savons, avant même d'ouvrir le livre de Philippe Forest, qu'il est le requiem d'une petite fille ensevelie par son père dans le linceul des mots. Mais, parce qu'il commence par des images heureuses, presque ordinaires : deux jeunes parents, fous de leur bébé ; parce que la neige éclaire leurs premières vacances et que le récit s'achève sur « *une promenade dans le blanc* » ; parce que Pauline repose sous des fleurs immaculées dans « *une caisse de quatre pieds, un pied pour chaque année* », comme dans le poème de Seamus Heaney, *L'Enfant éternel* absorbe toute la douleur du monde dans sa lumière.

« *Nous pensions qu'il suffisait de gagner de l'altitude pour pénétrer tôt ou tard dans le blanc.* » La phrase qui prélude à l'arrivée du trio familial en montagne, Philippe Forest ignore encore que son ambiguïté est digne des énigmes de la Sibylle. L'escalade d'un mal sournois - une forme de cancer rarissime, à cet âge - le leurre des rémissions, la prise de conscience qui réduit par étapes la marge de l'espoir, et jusqu'à la pitié dangereuse des médecins, quels parents ne les conjureraient pas en accomplissant les gestes de l'amour ? Parer au plus pressé, croire à la guérison, s'obstiner à refaire le vain calcul des pourcentages, s'arc-bouter aux rives de la vie : dans une ultime résistance à l'avancée de la mort, trois êtres échangent bientôt leur statut. Adultes redevenus enfants, qui partagent les jeux de leur fille à coups d'histoires merveilleuses, bébé haussé à leur niveau, dont le charme et la sagesse rayonnent sur l'entourage : « *Dans la grande désolation du mal, elle ne les abandonne pas et eux ne l'abandonnent pas.* »

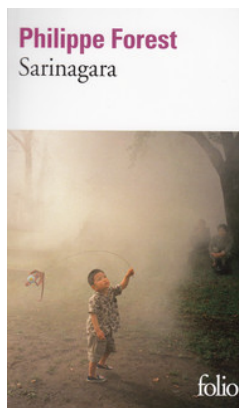
La force inouïe d'un corps de plus en plus léger, infiltré de morphine, la présence tendre d'une tête nue au creux de l'épaule d'un père et cette précocité stupéfiante des tout-petits dès qu'ils passent au rang des victimes sous-tendent une descente aux Enfers transmuée à chaque page en ascension. Dans l'éclairage tremblant du temps qui s'amenuise, trois âmes indissociables entament leur dernière traversée commune. Elles voguent vers leur naufrage sous « *le grand vent de rien* » qui souffle encore sur Mallarmé, treize ans après la mort de sa fille. « *Pourtant, vous n'êtes pas dans la tragédie. Vous êtes dans la vie, et ce sont les autres qui nomment votre vie « tragédie ».* » Qui parle de courage ? Renverser la tête au soleil à la sortie de l'hôpital, sourire et s'amuser ensemble, subir les paroles embarrassées des proches qui s'éloignent : voilà ce que c'est que le courage - de simples gestes quotidiens. Car, si « *la vie est lente* », l'espérance est violente, qui offre encore des journées de bonheur.

« *La maladie de Pauline, nous l'aurions souhaitée interminable, et qu'elle dure un siècle ou deux au moins* », supplie Philippe Forest en écho au poème d'Apollinaire.

Faire de sa fille un « *être de papier* », l'Iphigénie d'un théâtre d'encre : la catharsis se donne parfois des moyens élémentaires et reprochables. Philippe Forest procède à l'opposé de ceux qui utilisent la mort des leurs comme une pâture au dieu Succès. Voici les allusions aux jeunes disparus, voici les thrènes littéraires de Hugo et de Mallarmé. Voici les bouleversantes épigraphes de Peter Pan, qui gardent leur poésie intacte à n'être pas traduites. Voici « *la vérité, l'âpre vérité* » de la scène où la mise à mort n'est jouée qu'en vue de la résurrection : celle de L'Enfant éternel qui se relève en gloire, une fois le rideau tombé.

-
- *Sarinagara*, roman, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006

Présentation de l'ouvrage :



Sarinagara signifie *cependant*. Ce mot est le dernier d'un des plus célèbres poèmes de la littérature japonaise. Lorsqu'il l'écrit, Kobayashi Issa vient de perdre son unique enfant : oui, tout est néant, dit-il. Mais mystérieusement, Issa ajoute à son poème ce dernier mot dont il laisse la signification suspendue dans le vide.

L'énigme du mot *sarinagara* est l'objet du roman qui unit trois histoires : celles de Kobayashi Issa (1763-1827), le dernier des grands maîtres dans l'art du haïku, de Natsume Sôseki (1867-1916), l'inventeur du roman japonais moderne, et de Yamahata Yosuke (1917-1966), qui fut le premier à photographier les victimes et les ruines de Nagasaki. Ces trois vies rêvées forment la matière dont un individu peut parfois espérer survivre à l'épreuve de la vérité la plus déchirante.

Loin des représentations habituelles du Japon, plus loin encore des discours actuels sur le deuil et sur l'art, dans la plus exacte fidélité à une expérience qui exige cependant d'être exprimée chaque fois de façon différente et nouvelle, le texte de Philippe Forest raconte comment se réalise un rêve d'enfant.

Entraînant avec lui le lecteur de Paris à Kyôto puis de Tôkyô à Kôbe, lui faisant traverser le temps de l'existence et celui de l'Histoire, ce roman reconduit le rêveur vers le lieu, singulièrement situé de l'autre côté de la terre, où se tient son souvenir le plus ancien : là où l'oubli abrite étrangement en lui la mémoire vivante du désir.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site *Culturez-vous*, 11 Avril 2014, Antoine Vitek

Philippe Forest part sur les traces du poète Kobayashi Issa. Ce dernier vient de perdre son enfant lorsqu'il écrit le poème suivant :

tsuyu no yo wa – tsuyu no yo nagara – sarinagara
monde de rosée – c'est un monde de rosée – et pourtant

L'énigme de ce mot *sarinagara* (cependant) fait l'objet de ce roman : tout est néant mais cependant ...

En cherchant à survivre à la même épreuve (la perte d'un enfant), Philippe Forest nous emmène également à la rencontre de Natsume Sôseki, inventeur du roman japonais moderne, et de Yamahata Yosuke, le premier photographe à s'être rendu sur les ruines de Nagasaki.

Une traversée du temps et de l'Histoire mais aussi du Japon, à la recherche d'une forme d'oubli.

Avis :

[...] Après la mort de sa fille, l'œuvre littéraire de Philippe Forest s'est centrée sur le deuil. Pour autant, elle n'a rien à voir avec une biographie pathétique de sa vie : Forest cherche dans l'écriture une forme d'échappatoire dont il a pleinement conscience et ses romans se situent souvent à la limite de l'essai. Ainsi, il écrit dans *Sarinagara* :

« Contrairement à ce que tout le monde croit, les livres sont faits pour l'oubli, pour verser dans le grand rien inconsistant que leurs mots méritent. On écrit à seule fin d'effacer, de faire s'étendre encore davantage le vide où vont toutes les histoires et, quand tout s'est perdu, pour guetter le retour des formes qui veillent dans le blanc sans fond de la nuit. Dire que j'avais écrit ma vie pour pouvoir l'oublier prêtait à confusion. Non, en vérité, j'avais écrit afin de faire s'étendre sur mon existence l'oubli au cœur duquel se conserverait sauf mon souvenir le plus vif. »

C'est donc dans ce contexte, cette quête d'oubli paradoxalement mêlé de souvenirs, que cinq ans après le décès de sa fille, Philippe Forest part au Japon.

« Je voulais m'en aller, tout laisser derrière moi, tourner le dos au monde où j'avais vécu. Je pensais que n'importe quel récit me délivrerait, me conduisant loin de moi. »

C'est ainsi qu'il se penche sur trois artistes japonais, chacun marqué par l'expérience du deuil : à travers Kobayashi Issa, poète du XVIII^e siècle, Philippe Forest rend un vibrant hommage à la poésie et, notamment, à l'art du haïku. Issa a connu une vie pauvre et malheureuse, marquée notamment par le décès de plusieurs enfants. Pourtant (*sarinagara* !) il continue à voir dans la vie une inépuisable beauté.

À la fin de sa vie, Issa écrit : « *la vie est courte, le désir est sans fin* ».

La seconde partie du roman est consacrée à Natsume Sôseki. Ce romancier né à la fin du XIX^e est envoyé par le gouvernement japonais faire un voyage d'étude en Grande-Bretagne pendant plus de deux ans. Ayant été contraint de laisser sa femme au Japon et manquant d'argent, il passe beaucoup de temps seul avec ses livres. Son retour au Japon est difficile, certains le croient même fou.

Quelques mois après son retour, il perd un enfant, mort-né. Il sera peu affecté par ce décès qui, en revanche, laisse sa femme dans un désœuvrement pour lequel il n'a que peu d'intérêt. Peu après, le couple doit faire face à un nouveau drame : la perte de leur fille de deux ans qui, cette fois, le touchera énormément.

Enfin, Yamahata Yosuke vit une expérience bien différente. Photographe du XX^e siècle, il est le premier à aller photographier les ruines de Nagasaki. En analysant quelques-unes de ses photographies, Philippe Forest propose une réflexion passionnante sur notre rapport à l'image et son rôle dans l'évocation du souvenir.

C'est un livre profondément nihiliste mais – comme toujours avec Forest – d'une grande intelligence. Il ne faut pas voir dans *Sarinagara* un roman sur la mort mais plutôt sur le souvenir, l'oubli et l'importance de l'écriture. Il faut lire *Sarinagara* pour prendre un peu de recul sur la vie, pour découvrir trois artistes japonais passionnants et pour la beauté de l'écriture de Forest.

-
- *Le Nouvel Amour*, roman, Gallimard, 2007

Présentation de l'ouvrage :

Philippe Forest
Le nouvel amour



« Il paraît que l'amour n'est pas la grande affaire dans l'existence des hommes, qu'ils ne grandissent pas en pensant qu'il y a devant eux cette chose affolante, ce souci d'être à quelqu'un d'autre où se tient tout le sens possible de leur vie. Il paraît que de telles fables sont l'affaire exclusive des femmes. Que ce sont elles seules qui calculent tout de leur temps en raison de l'amour qui viendra.

Je ne sais pas. Il me semble que j'ai toujours pensé que l'amour m'attendait, que j'allais à sa rencontre, et que si par malheur je le manquais, j'aurais tout manqué avec lui. Qu'il n'y avait au fond rien d'autre que cela à attendre de la vie.

Rien d'autre, oui, si ce n'est l'amour. Et comme l'écrit un poète, tout le reste m'est feuilles mortes. »

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 20 Août 2007, Nathalie Crom

Toujours habité par la mort de sa fille, Philippe Forest sonde le sentiment amoureux avec une rare intégrité.

« *Là où tu étais, un trou est resté dans ma vie. Tout tombe autour et moi je tombe en lui.* » C'est dans la posture fragile que décrivent ces deux phrases, placées en ouverture de son roman, *Le Nouvel Amour*, que se tient depuis longtemps Philippe Forest : en équilibre précaire, le vide autour de soi et en soi, le néant qui s'offre quelle que soit la direction où porte le regard.

Ce « *trou* » dans la vie de Forest – cette béance, ce gouffre – renvoie inlassablement à un prénom et une date : un jour d'avril 1996 mourait Pauline, sa fille de 3 ans, malade d'un cancer. Depuis lors, la petite fille décédée n'a jamais cessé d'être au cœur de ses livres et sa mort, le support d'une patiente et profonde réflexion sur l'écriture, son éthique, la tâche qui lui revient, à savoir non pas donner du sens à l'expérience humaine, mais tenter néanmoins d'en dire quelque chose, de « *répondre à l'appel du réel* ».

« *Quand ma fille est morte, j'ai eu le sentiment stupide d'être soudainement devenu invulnérable* », écrit le narrateur du *Nouvel Amour*, à l'heure d'entreprendre le récit qui le met en scène en compagnie de deux femmes : Alice, son épouse, la mère de l'enfant disparue ; et Lou, rencontrée des années plus tard, et avec laquelle il noue une relation amoureuse.

Ce n'est pas une histoire d'adultère, de dissimulation qui commence, mais un bonheur plus simple et calme auquel il ne croyait plus – en lequel, pourtant, s'insinue très vite une brèche, la promesse d'un déchirement.

C'est ce mouvement, de la naissance de l'évidence amoureuse à la séparation, qu'ausculte et retrace Philippe Forest, dans ce livre infiniment tendre et cru, d'une sincérité et d'une intégrité saisissantes. Guidé par le souci d'être juste, le refus de toute sublimation, le dégoût des clichés, il s'insinue en profondeur dans l'expérience intérieure que constituent le sentiment amoureux, l'attraction électrique des corps – le désir et la mort, la plénitude et le néant, la volonté de se sauver et la tentation de se perdre ... Tout cela si étrangement synonyme, jusqu'à se confondre.

À cette histoire, il n'y a pas de fin, heureuse ou malheureuse. Il y a les phrases de Forest, qui tentent moins de comprendre que d'attester de ce qui a été. Et ces mots de Breton qu'il choisit de faire siens : « *Ce que j'ai aimé, que je l'aie gardé ou non, je l'aimerai toujours.* »

- *Le siècle des nuages*, roman, Gallimard, 2010

Présentation de l'ouvrage :



« Ils descendaient depuis l'azur, laissant vers le bas grossir la forme de leur fuselage, traçant doucement leur trait au travers des nuages. Le vrombissement des quatre moteurs, juchés sur le sommet des ailes, enflait, vibrant dans le vide, résonnant jusqu'à terre. Leur ventre touchait enfin la surface de l'eau, projetant à droite et à gauche un panache puissant qui retombait en écume, bousculant tout avec des remous épais qui dérangeaient les barques amarrées et remontaient haut sur le bord des berges. »

C'était l'été sans doute. Les vacances étaient déjà commencées. Il avait couché son vélo dans l'herbe toute brûlée par la chaleur du soleil. Peut-être attendait-il allongé sur le sol ou bien se tenait-il assis sur un ponton, les jambes se balançant au-dessus du courant très lent. À perte de vue, le grand ciel bleu du beau temps recouvrait le monde. Il regardait descendre vers lui le signe en forme de croix de la carlingue et des ailes. Lorsque l'avion heurtait l'eau, le choc le ralentissait net. Forant dans le fleuve une tranchée immatérielle, il creusait son sillage entre les rives, rebondissant formidablement d'avant en arrière, basculant sur l'un et puis l'autre de ses flancs, oscillant sur ses deux flotteurs jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin : rond avec son ventre vaste comme celui d'une baleine, inexplicable parmi les péniches et les navires de plaisance, immobile comme un paquebot étrange mouillant au beau milieu des terres. »

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 16 Août 2010, Nathalie Crom

Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'« un roman comme un autre, celui d'un tout jeune homme, amoureux du ciel ». Un homme disparu aujourd'hui, « un mort parmi les morts, passé d'un seul coup dans leur camp de telle sorte que tout s'évanouit en une fois avec lui, la somme innombrable des souvenirs, les vrais comme les faux, et que, s'ils s'en soucient, la tâche passe aux autres, aux suivants, de résoudre la charade, celle de se demander au fond ce qu'a pu être une vie ». La charade, ce jeu d'enfant, c'est ici le fils qui s'y attelle, admirablement : Philippe Forest, non pas biographe, mais écrivain et romancier, rassemblant, inventant, récapitulant, méditant les quelque huit décennies durant lesquelles son père fut de ce monde, fut de son temps - cette vie d'homme, cherchant à la mettre en mots, « car ce n'est pas le corps par quoi tout commence et tout finit mais les mots que l'on dit sur lui ».

Il y a, pour cette entreprise, bien des façons de faire. Philippe Forest a choisi d'insérer l'intime dans l'histoire collective, de lier intrinsèquement l'un et l'autre dans un récit formidablement dense et abouti. L'époque reconstituée n'étant pas ici un décor, mais une matière romanesque à part entière, dans laquelle s'inscrit la destinée singulière de

son père - une vie, donc une énigme en soi, mais aussi le support d'une sorte de cristallisation du temps par lui traversé. L'aviation, tout à la fois invention radieuse de ce XX^e siècle, qu'Apollinaire pronostiquait « *siècle des nuages* », et unique passion de ce père aujourd'hui défunt, constituant l'angle de vision précis, le prisme par lequel Forest délimite et embrasse son sujet.

L'histoire est donc celle d'un homme, né en 1921, que son fils imagine tour à tour enfant rêveur, au regard perpétuellement tourné vers le ciel, puis jeune homme hanté par ce désir de voler que la guerre, l'engagement aux côtés de l'armée américaine lui permet, en 1943, de concrétiser - il devint plus tard pilote de ligne, se maria, eut cinq enfants ... La phrase lente, ramifiée, à la fois complexe et très sûre de Forest convoque et ce destin réinventé et les multiples réflexions qui, pour l'écrivain, accompagnent cette réinvention. Qu'est-ce que raconter ? Qu'est-ce qu'écrire un roman « *qui soit à la fois le sien [celui de son père, NDLR] et celui de tous* » ? Cette dimension collective, elle existe bel et bien, remarquablement même, n'écrasant pas le roman familial, mais se déployant et vivant en même temps que lui, avec lui, par lui.

L'aviation, passion d'un homme, fut aussi une des passions folles de ce XX^e siècle qui, plus que tout autre auparavant, vit éclore et se réaliser les utopies humaines les plus émancipatrices mais aussi survenir les tragédies les plus atroces. La conquête des airs, c'était « *la preuve inédite que l'homme n'est prisonnier de rien, et pas même de la gravitation qui le liait depuis toujours à la terre, qu'un peu d'ingéniosité et d'audace suffisent pour qu'il prenne assez d'altitude et jette un pont immatériel de l'un à l'autre des points les plus éloignés du planisphère* ».

Ainsi, mêlant sans cesse - et jusqu'au ressassement parfois - le portrait du père disparu et la réflexion sur les années par lui vécues, *Le Siècle des nuages* s'offre-t-il à lire comme une méditation sur l'épopée collective des hommes du XX^e siècle. L'intime prenant ultimement le dessus lorsque, dans le récit, apparaît l'enfant dont le décès a conduit Philippe Forest à l'écriture - elle s'appelait Pauline, elle était sa fille et avait 3 ans lorsqu'elle mourut d'un cancer. La filiation s'imposant alors peut-être comme le motif essentiel et sous-jacent de ce superbe livre - qu'est-ce qu'être fils, qu'est-ce qu'être père, qu'est-ce qu'occuper sa place dans la succession des individus et des générations ?

-
- *Le Chat de Schrödinger*, roman, Gallimard, 2013

Présentation de l'ouvrage :



« *Attraper un chat noir dans l'obscurité de la nuit est, dit-on, la chose la plus difficile qui soit. Surtout s'il n'y en a pas.*

Je veux dire : surtout s'il n'y a pas de chat dans la nuit où l'on cherche. Ainsi parle un vieux proverbe chinois à la paternité incertaine. Du Confucius. Paraît-il. J'aurais plutôt pensé à un moine japonais. Ou bien à un humoriste anglais. Ce qui revient à peu près au même.

Je crois comprendre ce que cette phrase signifie.

Elle dit que la sagesse consiste à ne pas se mettre en quête de chimères. Que rien n'est plus vain que de partir à la chasse aux fantômes. Qu'il est absurde de prétendre capturer de ses mains un chat quand nul ne saurait discerner, même vaguement, sa forme absente dans l'épaisseur de la nuit.

Mais Confucius, si c'est de lui qu'il s'agit, ou bien le penseur improbable auquel on a prêté son nom, n'affirme pas que la chose soit impossible. Il dit juste que trouver un chat noir dans la nuit est le comble du difficile.

Et que le comble de ce comble est atteint si le chat n'est pas là. J'ouvre les yeux dans le noir de la nuit. Des lignes, des taches, des ombres, le scintillement d'une forme qui fuit. Quelque chose qui remue dans un coin et envoie ses ondes ricocher au loin vers le vide qui vibre. »

Extraits de presse :

. Article publié sur le site *Culturez-vous*, 30 Janvier 2013, Antoine Vitek

Pour illustrer l'un des paradoxes de la physique quantique, Erwin Schrödinger invente une expérience de pensée : un chat est enfermé dans une boîte contenant un atome dans un état instable. Si l'atome se désintègre, un appareil déclenche l'évaporation d'un poison qui tuera le chat. De fait, tant que l'on n'a pas ouvert la boîte, le chat peut être considéré à la fois comme mort et vivant. Deux états incompatibles mais qui pour autant doivent être considérés simultanément.

Philippe Forest utilise cette expérience comme point de départ de son roman. Dans la nuit, le narrateur voit un chat qui va passer un an avec lui avant de disparaître. Ce chat, à la fois mort et vivant, lui permet d'entamer une réflexion sur la relation que l'homme entretient avec le réel mais aussi – et surtout – sur tout ce qui aurait pu avoir lieu si nos choix avaient été différents. Un voyage poétique dans tous les univers parallèles des vies que nous aurions pu vivre, afin d'évoquer l'enfance, le destin, la mémoire, le désir ou encore le deuil.

Mais quelle drôle d'idée de partir de la physique quantique ? En fait, c'est plutôt bien pensé ! Etudiant différents états possibles (par exemple qu'un chat puisse être à la fois mort et vivant), la physique quantique crée tout un tas d'univers parallèles dans lesquels se déroulent l'ensemble des phénomènes envisageables. Forest imagine donc que notre vie est l'un de ces univers, perdu parmi la multitude des chemins qu'elle aurait pu prendre si nos choix avaient été différents :

« J'en viens à voir le monde comme s'il était très semblable à une grande boîte qui, elle-même, en contiendrait une infinité d'autres dont chacune aurait la propriété que lui prête l'expérience de Schrödinger : recelant donc, en suspension, tous les possibles à la fois dans

l'état qui précède l'instant où ceux-ci se précipitent, s'effondrent, pour que se constitue l'apparence unique de ce désastre en forme de mirage qui passe pour la réalité. »

. Article publié sur le site de la librairie *La Lucarne des écrivains*, Février 2013, Paul Desalmand

Le chat de Schrödinger est à la fois mort et vivant. Ce qui fournit le fil rouge du texte, mais l'un des fils seulement. L'auteur-narrateur-personnage – que nous allons appeler F car il n'a pas de nom dans le roman – a une vie « normale » qui peut être considérée comme réussie avec ce qu'il faut d'intégration sociale. Son côté vivant. Mais à cette vie se superpose, ou se sous-pose, une vie parallèle, imbriquée à la vie vivante, dans laquelle le personnage, à la suite d'un deuil jamais fait, est comme étranger à sa vie, presque étranger au réel. Une sorte de zombi. Le vivant et le mort cohabitent. La tentation du suicide qui mettrait fin à ce tiraillement est évoquée, mais écartée.

[...] D'autres chapitres se référant à d'autres spécialistes de la physique quantique, en vient à se poser le problème de la réalité du réel. Celui-ci se présente-t-il comme quelque chose de solide, d'explicable parce que répondant aux exigences du déterminisme ou, au contraire, échappant au déterminisme, devient-il quelque chose de mystérieux et d'insaisissable ? Le doute s'insinue. Avec cette interrogation d'ordre métaphysique, le roman prend l'allure d'une sorte de conte philosophique.

Rien n'échappe au doute, pas même la nature de F nous l'avons vu, pas même la fiction. *Le Chat de Schrödinger* est un roman ironique si on entend par là un roman dont l'auteur rompt le pacte de lecture en attirant l'attention sur le caractère fictionnel de sa fiction.

À côté du chat très théorique de Schrödinger, il y a tout de même, dans ce roman, un vrai chat, chat peut-être de fiction d'ailleurs, mais auquel on croit. Il est arrivé un soir du fond du jardin, entré par un trou dans la clôture. Il a progressivement pris ses aises, entrant dans la maison, avec son bol et ses endroits préférés. D'où vient-il ? Mystère. Où va-t-il quand il disparaît ? On serait bien en peine de le dire. Au bout de ce que F appelle « l'année du chat », il disparaît définitivement et là encore sans qu'il soit possible de formuler une hypothèse ou plutôt de choisir entre différentes hypothèses.

Cette disparition provoque un vrai chagrin. Cet animal, qui semblait se contenter de la contemplation, F avait fini par s'y attacher et aspirer à lui ressembler. Le chapitre relatif à cette disparition est intitulé « Une goutte de chagrin ». Le grand chagrin de F remonte à plus de vingt ans. Il découle de la mort de sa fille unique, alors âgé de quatre ans, emportée par un cancer des os. La disparition du chat est sans commune mesure avec celle ancienne dont F ne se console pas. Pourtant, elle est douloureuse « *Il vient un moment dans la vie – et sans doute est-il différent pour chacun – où l'on se trouve à la merci du plus petit des chagrins. N'importe quelle peine se met à valoir pour toutes les autres : celles que l'on a déjà connues comme celles dont on sait qu'elles finiront par venir. [...] La moindre goutte suffit alors pour que déborde le vase de tristesse que chacun porte en soi.* »

On pense à ce passage des *Essais* (I, 2) où Montaigne parle d'un prince qui avait supporté avec la plus grande constance l'annonce de la mort de l'un de ses frères, puis celle d'un autre frère, mais qui s'abandonna quand on lui annonça celle d'un domestique. Il ne fallait pas en déduire, comme le firent certains, qu'il n'avait été touché que par ce dernier décès : « *Mais à la vérité ce fut, qu'étant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge, brisa les barrières de la patience.* »

-
- *Une fatalité de bonheur*, essai, Grasset, 2016

Présentation de l'ouvrage :



« Je prends au hasard vingt-six mots plus ou moins présents dans la poésie de Rimbaud de sorte, cependant, que leurs initiales correspondent aux vingt-six lettres de l'alphabet. Je regarde les phrases ou les vers d'où ils viennent et que je considère comme leur glose. J'en fais un texte où je les interprète comme s'ils me concernaient. Le miracle est que l'oracle dit vrai. La série des commentaires s'arrange en une sorte de roman où je retrouve celui de ma vie. »

Philippe Forest

De Deuil à Enfant, en passant par Gloire, Néant, Vertige ou Zanzibar, Philippe Forest propose, en vingt-six mots empruntés à l'œuvre rimbaldienne, une lecture de sa vie. Il livre ainsi une manière d'autoportrait à la fois original et virtuose.

Extraits de presse :

. Article publié sur *Télérama*, 14 Mars 2016, Nathalie Crom

Partant de fragments rimbaldiens, l'auteur de L'Enfant éternel dresse un brillant autoportrait et s'interroge sur le geste littéraire et le sens de la vie.

S'il était permis de bousculer l'alphabet, de redistribuer l'ordre établi des vingt-six lettres, Philippe Forest choisirait, écrit-il, de l'ouvrir avec la lettre c comme « curiosité ».

Quoi qu'il en dise, on incline davantage à penser qu'il choisirait la lettre « d ». Le d de « désir » – qui rejoint la curiosité, puisqu'il s'agit « *non pas [du] désir de posséder. Plutôt : celui de connaître* ». Le d de « deuil » – une absence que rien ne répare, un vide que rien ne vient combler, une « *tristesse majuscule* » dont rien ne console.

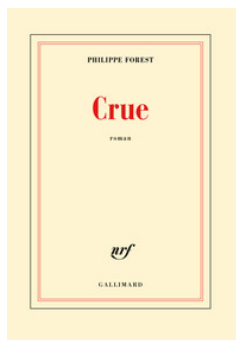
[...] Depuis vingt ans, donc, à la source et au cœur profond de chaque roman de Philippe Forest (*L'Enfant éternel, Sarinagara, Le Chat de Schrödinger...*), est la mort de sa petite fille. Comment cette absence pourrait-elle ne pas affleurer à tout instant, dans les pages

méditatives et remarquables d'*Une fatalité de bonheur*, esquisse d'autoportrait sous forme d'abécédaire ? Une entreprise dans laquelle l'écrivain s'est choisi pour viatique l'oeuvre de Rimbaud et qu'il mène à sa façon singulière, où spéculation intellectuelle et intuition poétique guident ensemble la pensée et la plume.

Il y est question de maintes choses : de son enfance, un peu ; du Japon, qu'il connaît si bien ; de la politique, qui ne l'intéresse plus ; du geste littéraire et de son rapport à la conscience, à la morale individuelle. De la poésie, contre laquelle Philippe Forest prend parti, fermement engagé pour le roman et sa capacité à atteindre « *le vertige du vrai* », la « *rugueuse réalité à êtreindre* » dont parlait Rimbaud – que Forest lit comme « *un long roman dont Une saison en enfer explicite la morale* ». [...]

-
- *Crue*, roman, Gallimard, 2016

Présentation de l'ouvrage :



Marqué par un deuil déjà ancien, un homme décide de revenir dans la ville où il est né et où il a autrefois vécu. Tout a changé. Pourtant, petit à petit, les mêmes fantômes fidèles s'en retournent vers lui sous les apparences étranges et familières qu'ils ont désormais revêtues. Dans le quartier où il s'est installé, de grands travaux sont en cours. Les immeubles en passe d'être démolis voisinent avec les constructions nouvelles. Autour de l'homme qui raconte son histoire, les signes se multiplient.

La demeure où il a élu domicile lui semble comme une maison hantée perdue au beau milieu d'un vaste terrain vague. Il y fait la connaissance d'une femme et d'un homme dont il finit par s'imaginer qu'ils détiennent peut-être la clef du mystère qui les entoure. Le roman vécu se transforme alors en une fable fantastique dévoilant le vide où s'en vient verser toute vie et qui en révèle la vérité.

Extraits de presse :

. Article publié sur *Télérama*, 16 Août 2016, Nathalie Crom

[...] Jamais encore on n'avait croisé Philippe Forest dans le champ, plutôt inattendu, de la littérature fantastique — même si *Le Chat de Schrödinger* s'en approchait. Le moment est aujourd'hui arrivé, et voici donc qu'on emboîte le pas au narrateur de *Crue* dans les rues d'une métropole qui pourrait être Paris où, après des années d'absence, et la mort de sa fille, il est retourné s'installer, dans un quartier récemment démolit, rebâti, sans âme et dépeuplé. Un décor tangible qui pourtant, insidieusement, semble se déliter, au fur et à mesure que le quartier se dépeuple plus encore, que disparaissent, comme par l'effet

d'une épidémie, les rares êtres que côtoie le narrateur : un chat, une amante, un écrivain qui se prend pour un prophète. Bientôt surviendra un déluge de pluie, la crue, la désolation ...

Peut-être tout cela n'est-il que le reflet, la métaphore de l'état d'âme du narrateur : « *l'allure spectrale* » qu'a prise le monde depuis la mort de l'enfant ; le sentiment de la perte qui n'en finit pas : « *Quoi qu'on perde, on a le sentiment étrange d'avoir tout perdu avec l'être ou l'objet qui disparaît. Sans doute parce que quelqu'un, quelque chose nous manque depuis toujours dont chaque nouvelle défection nous rappelle l'absence.* » C'est avec retenue, et une intense gravité, que le méditatif *Crue* avance vers l'affirmation de la certitude que, quoi qu'il fasse et espère, l'homme avance vers le « *grand rien où tout finit* » — avec, pour seule consolation, l'espoir en « *l'immense mansuétude du monde* ».

. Article publié dans *La Cause littéraire*, 2 Septembre 2016, Marie-Josée Desvignes

[...] Retrouver la ville, c'était rentrer chez soi, c'est à dire « *auprès d'elle* », cette ville où sa mère se meurt et c'est encore un peu la même perte, et c'est encore se confronter à la mort, aux lieux des morts « *on vit toujours à côté de l'enfer sans le voir* ». La voir, l'entendre, cette mère agonisante, dans ses derniers instants, dialoguer avec la toute petite fille comme si elle était encore vivante, la rendant vivante de cette façon et trouver cela insupportable, s'enfuir et laisser sa mère mourir seule ...

C'est ainsi, et c'est pourquoi la perte d'un chat qui s'enfuit dans la nuit peut être à l'origine de tous les deuils qui lui furent apparemment antérieurs. Un incendie, dans un immeuble d'immigrés, tous sains et saufs heureusement, mais tous à la rue, face à une foule immobile contemplative du désastre. La scène désolée du monde suscite le spectacle d'un drame qui eut lieu avant que ce décor fût dressé, et c'est ainsi que la troisième partie nous fait entrer dans le roman de ce quelque chose à dire ; « *tout a débuté ainsi* ». Suivra sa rencontre avec une musicienne et celle, parallèle, avec un homme, son voisin de palier, un écrivain. Leur étrange amitié puis la disparition, l'évanouissement dirions-nous plutôt ici, de cette femme qui, l'espace de ces quinze jours, a été sa maîtresse, puis de l'homme.

Commence alors une autre histoire dont il nous prévient encore qu'elle est improbable, un nouvel amour, une nouvelle vie. Une vie autre car on ne passe pas de l'une de nos différentes vies à l'autre, elles s'imbriquent « *de sorte que l'émerveillement soudain d'aimer lorsqu'on l'éprouve dans l'une de ces vies n'enlève rien à l'accablant chagrin que l'on ressent dans une autre* ». Cette histoire d'amour qui commence, vite interrompue par l'évanouissement donc de l'amante, rejoint la disparition d'enfants : fugue, accidents, ou crimes dont il parle avec son nouvel ami, l'écrivain. Ce qui unit ces trois êtres, au fond, c'est peut-être qu'ils étaient tous les trois « *revenus d'un autre monde « où [ils avaient] perdu tout souvenir* ». Et enfin, dans les deux dernières parties du livre qui en compte sept, on assiste à l'événement qui donnera son titre au livre, événement ultime, « *goutte d'eau qu'attendait le vase obscur du monde pour déborder de partout* ».

Cette crue du siècle survenue dans une des plus belles villes du monde, qui déferle et emporte tout, métaphore peut-être du chagrin immense qui ravage un être, « *il y avait tant de gens, de choses auxquelles j'aurais aimé ne pas avoir eu à dire adieu* », c'est le scénario catastrophe vers lequel s'avance le roman, l'apocalypse finale d'une fin de monde que nous donneront les dernières pages. Cet homme avait-il souhaité être emporté par le charroi de ses larmes ? « *Il faut se méfier de ses désirs car d'une manière ou d'une autre ils en viennent toujours à se réaliser. Les souhaits s'accomplissent* ». Il se retrouve seul à observer le désastre, détaillant les différents stades, les solitudes, les désespoirs d'une population naufragée. Et on espère que ce récit invraisemblable, il nous avait prévenus, « *surréaliste* », ne sera pas une prophétie. N'y a-t-il pas d'ailleurs fait référence : « *Comme le dit un vieux film : A force d'écrire des histoires horribles, elles finissent par arriver* ».

. Article publié sur le site [En attendant Nadeau](#), Tiphaine Samoyault

La catastrophe à venir, liée à l'exploitation sans limites des ressources naturelles, à la spéculation immobilière, à la transformation de la terre en un immense chantier lunaire, est aussi une mémoire du passé. Elle répète des catastrophes passées, naturelles ou non – et d'ailleurs une crue ou une épidémie, lorsqu'elles sont provoquées par l'énergie des humains contre leur environnement, sont-elles encore des catastrophes « naturelles » ? –, comme la mort d'un être fait revivre celle d'un autre, inlassablement. Le roman de Philippe Forest nous installe dans un monde de spectres, on y habite chez des morts, les attestations d'existence y sont de plus en plus fragiles. Le personnage se figure être un fantôme, « *revenu hanter, invisible, les lieux où jadis il a vécu* ». Un trouble dans le temps rend celui-ci à la fois immobile et emballé ; en tout cas, il ne parvient plus à progresser selon une mesure humaine.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE